

Lausanne, 11 novembre 1871 : les tristesses de Bacchus : causerie

Autor(en): **L.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **9 (1871)**

Heft 45

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-181505>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIS DE L'ABONNEMENT :

pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. ; trois mois, 1 fr.
 Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes; — au magasin Monnet, place de Saint-Laurent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, 11 Novembre 1871.

Les tristesses de Bacchus.

Causerie.

Durant les pluies de septembre, nous avons vu sur bien des fronts se peindre une amère tristesse ; on regardait avec angoisse le ciel nuageux ; en vain, on demandait au soleil voilé quelques rayons bien-faisants, et si l'on rentrait à la maison pour consulter le baromètre, cet instrument ajoutait encore à tant d'impressions décourageantes son inexorable baisse.

Et quelle était donc la cause de ces inquiétudes, de ce deuil jeté sur les mois de septembre et d'octobre, parfois si souriants et si pleins de promesses ?... Hélas, c'était la cruelle maladie, le tempérament débile d'un enfant chéri, qui ne donnait plus aucun espoir de complète guérison et menaçait de rester à jamais chétif et souffrant.

Ce malade bien-aimé, cet enfant du peuple, vous le savez tous, c'est le jus de la treille, c'est cette liqueur capable à la fois des plus grands biens et des plus grands maux.

La vigne, si riche en fruits, si belle au commencement de l'automne, s'étiolait, perdait ses qualités les plus précieuses sous une pluie incessante et froide ; ses grappes, dont la limpidité dorée aurait dû nous sourire, gardaient un vert peu sympathique à l'œil ; le grain restait lisse et vierge de ce léger duvet qui le fait quelquefois ressembler à la pêche.

Mais pourquoi nos plaintes ne sont-elles pas aussi vives, aussi poignantes, aussi pleines de douloureuse tristesse alors qu'il s'agit de quelque autre récolte ?... La terre n'est point seulement destinée aux pampres. Pourquoi ne pleurons-nous pas sur la maladie des pommes de terre, sur la mauvaise apparence de la courge ou celle des choux marce-lins ? Tous ces produits que nous tenons de la main suprême devraient nous être également chers.

Nous sommes réellement injustes envers quelques productions du sol en vouant à l'une d'elles toutes nos prédilections. Aucune n'exige plus de soins, de peines, de culture, d'engrais que la vigne ; et cependant aucune ne se montre plus ingrate. Après nous avoir fait entrevoir les plus heureux résultats, après nous avoir bercé de folles illusions pendant plusieurs mois, elle brise souvent en quelques jours

et avec une dureté de cœur inflexible, nos plus belles espérances.

Malgré cela, c'est avec une constance inouïe, c'est presque avec amour que le vigneron retourne le sol entre les ceps, qu'il expulse les herbes inutiles empiétant sur le domaine sacré ; c'est avec joie qu'il taille, attache, effeuille et caresse la plante dont Noé fut la première victime.

N'est-ce pas avec une vigilance toute particulière qu'on enclos le parchet, qu'on fait la chasse aux maraudeurs ? La patience avec laquelle on laisse mûrir la grappe intacte n'est-elle pas sans exemple ?

Allez dans le jardin ou le verger de votre ami ; il vous laissera volontiers secouer la branche de l'arbre pour en faire tomber le fruit succulent ; il vous permettra même de choisir les primeurs de l'espalier. Dans la vigne, les mœurs sont différentes ; on vous fera remarquer sa riche apparence ; on vous vantera le cru, on vous fera compter les grappes d'une souche, mais à condition que vous vous en teniez toujours à une distance convenable. Manquer à cette règle, ce serait faire preuve d'une indélicatesse qu'on ne vous pardonnerait point.

Détacher une grappe vermeille qui vous sourit, qui vous appelle et vous fait venir l'eau à la bouche, quel crime abominable !

Ce respect fanatique et proverbial pour le raisin, ce culte de la vigne est si généralement admis à Lavaux et à La Côte, qu'un propriétaire ne sera nullement accusé d'avarice ou d'impolitesse lorsqu'il se bornera à promener autour de son parchet les gens qui viennent lui rendre visite. Les choses s'y passent exactement comme au Musée cantonal : chacun peut circuler devant les collections, mais avec défense d'y toucher. Il y a cette seule différence, qu'en entrant dans les vignes on ne fait point déposer les cannes et les parapluies.

Quant aux paniers des visiteurs, chacun sait qu'ils sont en abomination dans le vignoble.

Nous avons souri plus d'une fois en entendant dire avec enthousiasme : « Quelle belle journée d'automne !... Allons faire une promenade à Lavaux pour manger du raisin. » — Il serait beaucoup plus sage de se promener à Lausanne et d'acheter son raisin sur le marché.

Ah ! si la vigne est l'objet de tant de sollicitude et de précautions, c'est que sa liqueur a une influence puissante sur la vie de l'homme, sur ses actes, sur

son humeur, sur ses délibérations; elle contient des séductions auxquelles bien peu savent résister et a peut-être sur bien des gens autant d'ascendant que l'amour et l'argent, ces deux grands mobiles de notre existence.

Depuis le plus franc buveur à l'homme qui affecte un profond mépris pour les biens de ce monde et dont les pieds semblent déjà ne plus toucher terre, quelle est celui qui n'éprouve pas une secrète joie à la vue d'un vin pétillant?... Qui ne le boit pas avec plaisir? Nous dirons franchement: personne. Le malade même, quelque grave que soit son état, ne s'en prive que sur la défense expresse du médecin.

Méfiez-vous toujours de celui qui fait des compliments, qui se démène comme un diable au fond d'un bénitier lorsqu'on lui remplit son verre et qui vous dit d'un ton doucereux: « Monsieur, je vous supplie!... un doigt seulement; le vin ne me convient pas. » Cet homme, en apparence si sobre, vous étonnerait peut-être beaucoup s'il vous était possible de le voir lorsqu'il se trouve seul dans son bouteiller.

Nous avons dit que le vin était capable de bien et de mal; c'est vrai. Voyez un peu ces hommes à l'air morose et grognard, ces hommes toujours mécontents et broyant du noir à plaisir; voyez-les, dis-je, après quelques libations. Leur figure se rassérène, s'épanouit, leur regard s'éclaire et leur langue se délie avec une merveilleuse facilité.

Et qui n'est pas heureux, qui n'éprouve pas d'agréables impressions sous l'influence salutaire de ce léger enivrement que procure le vin pris avec modération?... Les chagrins s'évanouissent, la vie sourit, la nature est plus belle, la bourse s'ouvre plus facilement à l'indigence, les sentiments affectueux et les douces confidences s'épanchent plus à l'aise dans le cœur de nos amis.

Mais aussi que les excès sont déplorables; que de mauvaises passions, que de violences, que de crimes sont les tristes conséquences de l'ivrognerie!...

Le vin a une telle influence sur l'homme, il joue dans notre vie un rôle si important qu'il est devenu le sujet d'une foule de proverbes et de locutions familières:

Un verre de vin avise bien un homme. Se dit à ceux qu'on invite à boire avant de discourir ou d'agir

Avoir un vin de pie. Babiller beaucoup.

Avoir un vin d'âne. Etre hébété.

Avoir un vin de renard. Un vin qui rend malin et cauteleux.

Avoir un vin d'agneau. Un vin qui rend doux.

Après bon vin, bon cheval. On est plus hardi lorsqu'on a bu.

S'enivrer de son vin. S'entêter de ses propres idées.

Le vin est tiré, il faut le boire. Se dit pour marquer qu'on est trop engagé dans une affaire pour reculer.

Mettre de l'eau dans son vin. Se modérer.

Vin versé n'est pas avalé. Il ne faut pas trop compter sur l'avenir.

Avoir un vin de pourceau. Etre incapable de se conduire, se rouler dans la fange.

Et tant d'autres locutions qui s'expliquent par elles-mêmes: *Vin sans ami, vie sans témoins.* — *Vin et confession découvrent tout.* — *Le vin entre et la vertu sort.* — *Il y a plus de paroles en un setier de vin qu'en un muids d'eau,* etc., etc.

L. M.

M. Vulliet, rédacteur de *La Famille*, nous raconte dans son journal, qu'ayant eu dernièrement une conversation avec un de ses amis de France, sur les ressources intellectuelles de Lausanne, celui-ci lui manifesta son étonnement de voir une cité de 30,000 âmes posséder infiniment plus de moyens de développement que telle ville française de 60 à 80,000 âmes; une académie florissante; deux facultés de théologie; deux collèges classiques; une école industrielle plus nombreuse que les deux collèges réunis et en prospérité croissante; deux écoles supérieures de jeunes filles, l'une et l'autre très fréquentées; des écoles primaires objet de la plus grande sollicitude et une école normale pour en préparer les instituteurs et les institutrices.

Mais ce qui étonnait encore plus l'ami de M. Vulliet, c'était le nombre et la diversité de nos journaux. Il ne pouvait assez admirer une presse qui, en possession de la liberté la plus absolue, se modère et se respecte assez pour rendre inutile tout procès de presse. Il était particulièrement charmé de voir nos journaux correspondre aussi largement à l'infinie diversité des besoins de l'âme humaine; et pour l'aider dans les recherches qu'il avait entreprises à ce sujet, M. le Rédacteur de *La Famille* fut conduit à dresser une liste de nos divers journaux politiques, religieux, littéraires, etc.

Ce petit travail est très remarquable. Il nous donne en quelques lignes une appréciation excessivement juste, impartiale, du caractère et des tendances des différents organes de notre presse vaudoise.

Nous nous permettons de lui emprunter ce qui concerne les journaux politiques:

1^o *La Gazette de Lausanne*, fondée en 1799, a toujours été l'organe des tendances conservatrices et comme elle est fort répandue dans les cantons voisins, le chiffre de son tirage est assez considérable. L'extrême modération de son libéralisme, généralement peu accentué et souvent assez timide, la fait bien accueillir d'un nombreux public, catholique aussi bien protestant.

Cette feuille, d'un assez grand format, paraît six fois par semaine et coûte 20 fr. par an.

2^o *Le Nouvelliste vaudois*, qui compte aujourd'hui quarante-sept années d'existence, fut pendant longtemps un journal d'opposition aux allures vives, passionnées, cassantes, qui contribua grandement à la chute de l'ancien gouvernement libéral-conservateur. Dès lors il a été l'organe principal de l'ancien parti radical chargé de la direction des affaires du pays, et engage toujours de temps en temps des